

# Le cadmium, un stress qui s'accumule

Étant donné son intérêt industriel (aciers, traitement anticorrosion, piles au cadmium/nickel [Cd/Ni], etc.), une attention toute particulière est aujourd'hui portée à ce métal qui, dans le domaine nucléaire, est notamment utilisé comme élément absorbant de neutrons dans les dispositifs de pilotage des réacteurs. La toxicité du cadmium est connue depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Elle est restée un risque mineur jusqu'à l'exploitation du zinc (Zn) qui est co-extrait avec le cadmium. Au Japon, la maladie osseuse associée au cadmium (Cd) avait été appelée "Itai! Itai!", littéralement "Aie! Aie!", tant elle est douloureuse. En Belgique, c'est la population d'une région minière qui a été victime d'une telle **intoxication**. Au Japon, une variété de riz qui accumule les **métaux lourds** était en cause, alors qu'en Belgique, l'industrie minière et sidérurgique était à la source de la pollution.

## Circulation dans l'organisme et toxicité

Seulement 5 % du cadmium **ingéré** est absorbé par voie gastro-intestinale. En revanche, les poumons peuvent en absorber jusqu'à 50 % sous forme de fumées. Ce dernier point est d'autant plus important que le cadmium est un métal mou qui se vaporise à partir de 765 °C et qui émet des vapeurs au-dessous de son point d'ébullition. Ces températures sont aisément atteintes dans l'industrie ou, plus simplement encore, au bout incandescent de votre cigarette, qui émet des vapeurs de cadmium. Il faut savoir qu'à l'instar du riz et de bien d'autres plantes le tabac accumule certains métaux lourds, dont le cadmium.

Ce dernier ne passe ni la **barrière placentaire** ni la **barrière hémato-encéphalique**. Ses premières cibles sont le foie, les os et les reins. Après absorption, le cadmium est d'abord **métabolisé** dans le foie sous la forme d'un **complexe** Cd<sup>2+</sup>-glutathion<sup>(1)</sup> puis remis en circulation sous la forme d'un complexe Cd<sup>2+</sup>-méthallothionéine<sup>(2)</sup>. Ce complexe est réabsorbé par les reins où il est rapidement dégradé. Les ions Cd<sup>2+</sup> ainsi libérés stimulent à leur tour une nouvelle synthèse de méthallothionéine (MT) et, notamment au niveau des cellules du **tubule proximal**, un équilibre dynamique Cd<sup>2+</sup> libre ↔ Cd<sup>2+</sup>-méthallothionéine s'installe. Le complexe Cd<sup>2+</sup>-méthallothionéine n'est pas toxique et la résistance d'une cellule aux ions Cd<sup>2+</sup>, qui eux sont toxiques, est directement proportionnelle à la quantité de méthallothionéine intracellulaire. Ainsi, en 2001, Jung D. Park *et al.* ont montré qu'une population de souris **transgéniques** MT, c'est-à-dire ne synthétisant pas de méthallothionéine, ne tolère qu'une **dose** cumulative de 3 mg/kg de CdCl<sub>2</sub> et présente une DL<sub>50</sub> de 4,9 mg/kg, alors qu'une population de souris de **phénotype sauvage**, ayant une synthèse normale de méthallothionéine, tolère une dose cumulative de 23 mg/kg de CdCl<sub>2</sub> et présente une DL<sub>50</sub> de 29,4 mg/kg. La synthèse de méthallothionéine induite par le cadmium et son affinité pour les ions Cd<sup>2+</sup> ont un effet inattendu de **séquestration** à long terme et donc d'accumulation du complexe Cd<sup>2+</sup>-méthallothionéine. Le temps de résidence du cadmium est estimé à 15-20 ans chez l'homme. Pendant ce laps de temps, un stress de Zn<sup>2+</sup>, par exemple, peut

## Quand la cellule s'adapte au cadmium

Les chercheurs du CEA ont mis en évidence, en 2002, un important processus d'adaptation des cellules au cadmium, grâce notamment à l'utilisation d'outils d'analyse globale de la **génomique** (**biopuces à ADN**, **protéomique**). Mis en lumière chez la levure *Saccharomyces cerevisiae*, un organisme modèle de la cellule humaine, il s'agit d'un véritable procédé de détoxification par lequel le cadmium, malgré sa forte toxicité, peut se trouver piégé et éliminé par un organisme vivant. À terme, ce processus pourrait être utilisable dans la dépollution des sols et le traitement de personnes contaminées.

Le piège est le glutathion, molécule soufrée qui forme avec le cadmium un **complexe** ensuite entraîné vers la vacuole, sorte de poubelle de la cellule. Alors que normalement le soufre sert à la synthèse de certaines **protéines**, en présence de cadmium celui-ci est essentiellement utilisé pour produire du glutathion. L'analyse protéomique a montré comment la cellule s'adapte à cette moindre disponibilité de soufre, certaines protéines riches en cet élément se trouvant remplacées par des protéines de même fonction mais pauvres en soufre. Du coup, près du tiers du soufre devient disponible pour la synthèse de glutathion et donc la détoxification. Une analyse du **transcriptome** a montré qu'un activateur de transcription, le Met4p, qui joue un rôle majeur dans la synthèse des **acides aminés** soufrés, coordonne la synthèse de glutathion et les moyens d'économiser le soufre.

> Jean Labarre

Direction des sciences du vivant  
CEA centre de Saclay

déplacer le Cd<sup>2+</sup> du complexe Cd<sup>2+</sup>-méthallothionéine. Donc, tout cadmium absorbé, même à une dose non toxique à court terme, sera stocké et deviendra une menace si cette accumulation devient importante, notamment chez les fumeurs. Ainsi, en 1999, Curtis D. Klaassen *et al.* estimaient que 7 % de la population des États-Unis souffraient de maladies rénales dues à l'accumulation chronique de cadmium. Il est visible que, à l'exception des cas d'ingestion ou d'**inhalation** accidentelle massive, le cadmium n'est pas un poison violent. Par contre, son accumulation *via* la méthallothionéine, tant dans le monde animal que végétal, potentialise ses effets. Des ions Cd<sup>2+</sup> libres sont relâchés, certes en faible quantité, mais de façon permanente.

## Un excellent modèle d'étude

Cette permanence des ions Cd<sup>2+</sup> suscite à l'heure actuelle bien des recherches sur la toxicité du cadmium à faible concentration, recherches auxquelles le CEA prend une part très active *via* son programme de Toxicologie nucléaire (encadré). En effet, le cadmium n'est pas un métal biologique. Il a peu d'effets propres mais a tendance à se substituer au calcium, au zinc, au cuivre, etc., et ce comportement opportuniste, qui peut entraîner de graves désordres physiologiques, est celui de beaucoup de métaux **exogènes**. En cela,

(1) Composé de trois **acides aminés** (glutamate, cystéine et glycine), le glutathion est le principal agent antioxydant intracellulaire. Il joue un rôle clé dans la défense de l'organisme contre certaines substances toxiques et les radiations.

(2) La méthallothionéine est une **protéine** de faible poids moléculaire riche en cystéine. L'arrangement particulier des cystéines lui permet de fixer des métaux lourds, comme le cadmium.

le cadmium, dont la toxicité est bien documentée sur le plan de la physiopathologie, représente un excellent modèle pour l'étude de l'incidence de certains métaux sur la santé et l'environnement.

Aujourd'hui donc, bien des questions se posent aux niveaux cellulaire et moléculaire sur les voies du trafic du cadmium, sur les **métabolismes** qu'il perturbe, sur nos moyens de résistance et sur ses cibles moléculaires. Par exemple, le cadmium a été classé comme agent **cancérigène** et **généotoxique** en 1993 par l'*International Agency for Research on Cancer (IARC)*. Dans une revue datée de 2000, Michael P. Waalkes suggère un mécanisme de cancérisation par substitution du zinc qui, lui, est physiologique par le cadmium. Toutefois, les effets croisés Zn/Cd sont souvent contradictoires et ne sont pas interprétables dans l'état actuel des connaissances. Pour évaluer les risques dus au cadmium et en décrire les mécanismes de cancérisation, il faudra notamment mieux comprendre les effets du cadmium sur l'**apoptose**, cette mort programmée des cellules.

Le cadmium a aussi des effets plus agricoles. M. Zafar Iqbal montre, dans le *Journal of the Society of Municipal Arborists* de Karachi, l'impossibilité qu'ont certaines

Des baies, comme celles d'arbustes poussant dans le Colorado, stockent le cadmium. Les oiseaux sauvages qui consomment ces baies sont atteints par une maladie osseuse ressemblant à celle observée au Japon chez l'homme.

graines de germer dans les sols pollués par le cadmium. À l'inverse, James R. Larison *et al.* décrivent, dans la revue *Nature*, des petits arbustes des Rocheuses du Colorado, très résistants, qui accumulent du cadmium dans leurs baies. Ces baies, à leur tour, mangées par les oiseaux sauvages, leur communiquent une ostéoporose<sup>(3)</sup> ressemblant fort à la maladie "Itai Itai".

> **Florent Guillain**

Direction des sciences du vivant  
CEA centre de Grenoble

(3) L'ostéoporose est une maladie caractérisée par une faible masse osseuse et la détérioration du tissu osseux qui augmente le risque de fracture.

## POUR EN SAVOIR PLUS

Bruce A. FOWLER, Mechanisms of kidney cell injury from metals, in *Environ. Health Perspect.*, 100, pp. 57-63, 1993.

Jung D. PARK, Yapping LIU and Curtis D. KLAASSEN, Protective effect of metallothionein against the toxicity of cadmium and other metals, in *Toxicology*, 163, pp. 93-100, 2001.

Curtis D. KLAASSEN, Jie LIU, Supratim CHOUDHURI, Metallothionein: an intracellular protein to protect against cadmium toxicity, in *Annual Review of Pharmacology and Toxicology*, 39, pp. 267-294, 1999.

INTERNATIONAL AGENCY FOR RESEARCH ON CANCER MONOGRAPHS, *Cadmium*, IARC Press, Lyon, 58, pp. 119-238, 1993.

Michael P. WAALKES, Cadmium carcinogenesis, in *J. Inorg. Biochem.*, 79, pp. 241-244, 2000.

M. Zafar IQBAL and Faiza KHALID, Cadmium Toxicity to Some Tree Species, in *City Tree, the Journal of The Society of Municipal Arborists*, 34, 1998.

James R. LARISON, Gene E. LIKENS, John W. FITZPATRICK and J. C. CROCK, Cadmium toxicity among wildlife in the Colorado Rocky Mountains, in *Nature*, 406, pp. 181-183, 2000.



PhotoLink/PhotoDisc

## B Les voies d'atteinte de l'homme

L'**exposition** de l'homme, c'est-à-dire la mise en présence (par contact ou non) de l'organisme et d'un agent chimique, physique ou radiologique, peut s'effectuer de manière externe ou interne. Dans le cas des **rayonnements ionisants**, elle se traduit par un dépôt d'énergie sur tout ou partie du corps. Ils peuvent causer une **irradiation externe** directe lorsque le sujet se trouve placé sur la trajectoire d'un rayonnement émis par une source radioactive située à l'extérieur de l'organisme. L'individu peut être atteint directement ou après réflexion sur les surfaces environnantes. L'irradiation peut être **aiguë** ou **chronique**. Le terme de **contamination** est employé en cas de dépôt de matières (en l'occurrence **radioactives**) sur des structures, des surfaces, des objets ou, en l'occurrence, un organisme vivant. La contamination radiologique, imputable à la présence de **radionucléides**, peut s'effectuer par voie

**externe**, à partir du milieu récepteur (air, eau) et des milieux vecteurs (sols, sédiments, couvertures végétales, matériels), par contact avec la peau et les cheveux (contamination cutanée), ou par voie **interne** lorsque les radionucléides sont **incorporés** soit par **inhalation** (gaz, particules) à partir de l'atmosphère, soit par **ingestion**, principalement à partir de produits alimentaires ou de boissons (eau, lait), soit encore par pénétration (blessure, brûlure ou passage à travers la peau). Il est question d'**intoxication** lorsque c'est essentiellement la toxicité chimique qui est en cause.

Dans le cas d'une **contamination interne**, la dose délivrée (appelée **dose "engagée"**) au sein de l'organisme, au cours du temps, est calculée sur 50 ans pour l'adulte, et jusqu'à l'âge de 70 ans pour l'enfant. Les paramètres pris en compte pour le calcul sont les suivants : la nature, la quantité

incorporée de radionucléide (RN), la forme chimique du composé, la **période effective**<sup>(1)</sup> du RN dans l'organisme (fonction de la **période** physique et de la **période biologique**), le type de **rayonnement**, le mode d'exposition (inhalation, ingestion, blessure, passage cutané), la répartition dans l'organisme (dépôt dans des organes cibles ou répartition homogène), ainsi que la radiosensibilité des tissus et l'âge du sujet contaminé.

La **radiotoxicité**, enfin, est la toxicité due aux rayonnements ionisants émis par un radionucléide inhalé ou ingéré. C'est d'un tout autre ordre d'idée que relève la notion trompeuse de **radiotoxicité potentielle**, qui est en fait un *inventaire radiotoxique* difficile à évaluer et entaché de nombreuses incertitudes.

(1) La période effective ( $T_e$ ) est évaluée comme suit en fonction de la période physique ( $T_p$ ) et de la période biologique ( $T_b$ ):  $1 / T_e = 1 / T_p + 1 / T_b$ .

# F Des rayonnements aux doses

La **radioactivité** est un processus par lequel certains **nucléides** naturels ou artificiels (en particulier ceux créés par **fission**, scission d'un noyau lourd en deux morceaux) subissent une **désintégration** spontanée, avec dégagement d'énergie, aboutissant généralement à la formation de nouveaux nucléides. Appelés pour cette raison **radionucléides**, ils sont instables du fait de leur nombre de nucléons (protons, d'une part, neutrons, de l'autre) ou de leur état énergétique. Ce phénomène s'accompagne de l'émission d'un ou de plusieurs types de **rayonnements**, ionisants ou non et/ou de particules. Les **rayonnements ionisants** sont des rayonnements électromagnétiques ou corpusculaires suffisamment énergétiques pour ioniser sur leur passage certains atomes de la matière traversée en leur arrachant des électrons. Ils peuvent l'être *directement* (c'est le cas des particules alpha) ou *indirectement* (cas des rayons gamma et des neutrons).

Le **rayonnement alpha**, formé de noyaux d'hélium 4 (deux protons et deux neutrons), est très peu pénétrant. Il est arrêté par une feuille de papier ou par les couches superficielles de la peau. Son trajet dans les tissus biologiques ne dépasse pas quelques dizaines de micromètres. Ce rayonnement est donc fortement ionisant, c'est-à-dire qu'il arrache facilement des électrons aux atomes du matériau traversé, car ses particules cèdent toute leur énergie sur un faible

parcours. Pour cette raison, le risque présenté par les radionucléides **émetteurs alpha** est celui d'une **exposition interne**.

Le **rayonnement bêta**, constitué d'électrons (radioactivité bêta moins) ou de positons (radioactivité bêta plus), est moyennement pénétrant. Les particules émises par les **émetteurs bêta** sont arrêtées par quelques mètres d'air, une feuille d'aluminium ou sur quelques millimètres d'épaisseur dans les tissus biologiques. Ils peuvent donc traverser les couches superficielles de la peau.

Le **rayonnement gamma**, composé de photons de haute énergie peu ionisants mais très pénétrants (plus que les photons des **rayons X** utilisés en radiodiagnostic), peut parcourir plusieurs centaines de mètres dans l'air. D'épais écrans de béton ou de plomb sont nécessaires pour s'en protéger.

Pour le **rayonnement neutronique**, l'interaction est aléatoire et, de ce fait, il n'est arrêté que par une forte épaisseur de béton, d'eau ou de paraffine. Non chargé électriquement, le neutron n'est en effet arrêté dans l'air que par des noyaux d'éléments légers, noyaux dont la masse est proche de celle du neutron.

La quantité d'énergie délivrée par un rayonnement se traduit par une **dose** qui est évaluée de différentes manières, suivant qu'elle prend en compte la quantité d'énergie absorbée, son débit ou ses effets biologiques :

- la **dose absorbée** est la quantité d'énergie absorbée en un point par unité de masse de matière (inerte ou vivante), selon la définition de la Commission internationale des unités et des mesures radiologiques (ICRU). Elle s'exprime en **grays** (Gy) : 1 gray correspond à une énergie absorbée de 1 joule par kilogramme de matière. La *dose absorbée à l'organe* est obtenue en faisant la moyenne des doses absorbées en différents points, selon la définition de la Commission internationale de protection radiologique (CIPR) ;
- le **débit de dose**, quotient de l'accroissement de dose par l'intervalle de temps, définit l'intensité d'irradiation (énergie absorbée par la matière par unité de masse et de temps). L'unité légale est le gray par seconde (Gy/s), mais le Gy/mn est couramment utilisé. Par ailleurs, un rayonnement a une **efficacité biologique relative (EBR)** plus grande qu'un autre lorsque l'effet obtenu pour une même dose est plus important ou quand la dose nécessaire pour observer cet effet est plus faible ;
- la **dose équivalente** est la quantité de dose absorbée entendue comme le produit de la dose absorbée dans un tissu ou un organe par un **facteur de pondération**, différent selon la nature et à l'énergie du rayonnement et qui varie de 1 à 20 : les rayonnements alpha sont ainsi considérés comme 20 fois plus nocifs que les rayonnements gamma en fonction de leur efficacité biologique pour des effets aléatoires



Techniciens aux télémanipulateurs d'une des chaînes de l'installation Atalante, au centre CEA de Marcoule. Blindées, ces chaînes arrêtent les rayonnements. Les opérateurs portent les dosimètres qui permettent d'en vérifier l'efficacité en permanence.

(ou **stochastiques**). Une dose équivalente s'exprime en **sieverts** (Sv) ;

- la **dose efficace** est une grandeur introduite pour tenter d'évaluer le détriment en terme d'effets stochastiques au niveau du corps entier. C'est la somme des doses équivalentes reçues par les différents organes et tissus d'un individu, pondérées par un facteur propre à chacun d'entre eux (facteurs de pondération) en fonction de sa sensibilité propre. Elle permet d'additionner des doses provenant de sources différentes, d'irradiation externe ou interne. Pour les situations d'exposition

interne (**inhalation, ingestion**), la dose efficace est calculée sur la base du nombre de **becquerels** incorporés pour un radionucléide donné (**DPUI, dose par unité d'incorporation**). S'exprime en sieverts (Sv).

- la **dose engagée**, à la suite d'une exposition interne, est la dose cumulée reçue dans les cinquante années (pour les travailleurs et les adultes) ou jusqu'à l'âge de soixante-dix ans (pour les moins de 20 ans) suivant l'année de l'**incorporation** du radionucléide, si celui-ci n'a pas disparu auparavant par décroissance physique ou élimination biologique ;

- la **dose collective** est la dose reçue par une population, définie comme le produit du nombre d'individus (par exemple ceux travaillant dans une installation nucléaire où c'est un outil utile dans le cadre de l'organisation et de l'application du principe ALARA) par la dose moyenne équivalente ou efficace reçue par cette population ou comme la somme des doses efficaces individuelles reçues. Elle s'exprime en homme-sieverts (H.Sv). Elle ne devrait s'utiliser que pour des groupes relativement homogènes quant à la nature de leur exposition.

# A Radioactivité naturelle et radioactivité artificielle

**T**out ce qui se trouve à la surface de la Terre a toujours été soumis à l'action de **rayonnements ionisants** provenant de sources naturelles. L'**irradiation naturelle**, qui représente près de 85,5 % de la radioactivité totale (naturelle et artificielle), est due, pour plus de 71 %, aux **rayonnements telluriques** et, pour environ 14,5 %, aux **rayonnements cosmiques**. Les **radionucléides** formés par interaction des **rayonnements cosmiques**, issus des étoiles et surtout du Soleil, avec les noyaux des éléments présents dans l'atmosphère (oxygène et azote) sont, dans l'ordre d'importance des **doses** (encadré F, *Des rayonnements aux doses*, p. 66) qu'ils engendrent pour l'homme : le carbone 14, le béryllium 7, le sodium 22 et le tritium (hydrogène 3). Ces deux derniers entraînent des doses extrêmement faibles.

Le **carbone 14**, de **période 5730 ans**, se retrouve dans l'organisme humain. Son **activité** par unité de masse de carbone a varié au cours du temps : elle a diminué avec les rejets de gaz carbonique provenant de la combustion des combustibles fossiles puis augmenté avec les essais nucléaires atmosphériques.

Le **béryllium 7**, de période **53,6 jours**, se dépose sur les surfaces foliaires des végétaux et pénètre par **ingestion** dans l'organisme humain (encadré B, *Les voies d'atteinte de l'homme*, p. 13). Environ **50 Bq** (becquerels) par an de béryllium 7 sont ainsi ingérés.

Les principaux **radionucléides** dits "**primordiaux**" sont le **potassium 40**, l'**uranium 238** et le **thorium 232**. Avec leurs descendants radioactifs, ces éléments sont présents dans les roches, les sols et dans beaucoup de matériaux de construction. Leur concentration est généralement très faible mais elle est variable selon la nature des roches. Les **rayonnements gamma** émis par ces radionucléides constituent le **rayonnement tellurique** qui entraîne une

**exposition externe** de l'organisme. Les radionucléides primordiaux et beaucoup de leurs descendants à vie longue se retrouvent également à l'état de traces dans les eaux de boisson et les végétaux : d'où une **exposition interne** par ingestion à laquelle peut s'ajouter une faible exposition par **inhalation** après une remise en suspension dans l'air par les poussières.

Émetteur **bêta** et **gamma** de période **1,2 milliard d'années**, le **potassium 40** n'a pas de descendants radioactifs. Présent à raison de 0,0118 % dans le potassium naturel, cet **isotope** radioactif pénètre dans l'organisme humain par ingestion. La masse de potassium naturel dans le corps humain est indépendante de la quantité ingérée.

Émetteur **alpha** de période **4,47 milliards d'années**, l'**uranium 238** a treize principaux descendants radioactifs émetteurs alpha, bêta et gamma, dont le **radon 222 (3,82 jours)** et l'**uranium 234 (0,246 million d'années)**. L'uranium 238 avec ses deux descendants, le **thorium 234 (24,1 jours)** et le **protactinium 234m<sup>(1)</sup> (1,18 minute)**, et l'**uranium 234** sont essentiellement incorporés par ingestion et se concentrent majoritairement dans les os et les reins. Le **thorium 230**, engendré par l'uranium 234, est un émetteur alpha de période **80 000 ans**. C'est un **ostéotrope**, mais il pénètre surtout par la voie pulmonaire (inhalation). Le **radium 226**, descendant du thorium 230, est un émetteur alpha de période **1 600 ans**. C'est également un ostéotrope et son apport à l'organisme dépend avant tout de sa présence dans l'alimentation. Un autre ostéotrope, le **plomb 210 (22,3 ans)**, est incorporé par inhalation et surtout par ingestion.

Émetteur alpha de période **14,1 milliards d'années**, le **thorium 232** compte dix principaux descendants radioactifs émetteurs alpha, bêta et gamma, dont le

**radon 220 (55 secondes)**. Le thorium 232 pénètre surtout dans l'organisme par inhalation. Le **radium 228**, descendant direct du thorium 232, est un émetteur bêta et a une période de **5,75 ans**. Son apport à l'organisme est essentiellement dû à l'alimentation.

Le **radon**, descendant radioactif gazeux de l'uranium 238 et du thorium 232, émane du sol et des matériaux de construction et constitue avec ses descendants à vie courte émetteurs alpha une source d'exposition interne par inhalation. Le radon représente la source la plus importante de l'irradiation naturelle (de l'ordre de 40 % de la radioactivité totale).

L'organisme humain contient près de 4 500 Bq de potassium 40, 3 700 Bq de carbone 14 et 13 Bq de radium 226, essentiellement apportés par l'alimentation. À l'irradiation naturelle s'ajoute la **composante due aux activités humaines**, qui résulte des applications médicales des rayonnements ionisants et dans une moindre mesure de l'industrie nucléaire. Elle représente environ 14,5 % de la radioactivité totale au niveau global, beaucoup plus dans les pays les plus développés. Dans le domaine médical (plus de 1 mSv/an en moyenne en France), l'irradiation par des sources externes est prépondérante : radiodiagnostic (rayons X) et radiothérapie, qui après avoir utilisé des sources de césium 137 et de cobalt 60, est réalisée de plus en plus souvent des accélérateurs linéaires. L'irradiation par des voies internes (curiethérapie par iridium 192) a des indications plus restreintes (cancer du col de l'utérus par exemple). Les propriétés métaboliques et physico-chimiques d'une vingtaine de radionucléides sont utilisées pour des **activités médicales** et en **recherche biologique**. Les applications médicales en sont, d'une part, les radiodiagnosics (**scintigraphies** et radio-immunologie) et,

d'autre part, les traitements, parmi lesquels ceux de pathologies de la thyroïde par l'iode 131, la radio-immunothérapie dans certaines maladies hématologiques (phosphore 32) ou le traitement de métastases osseuses par du strontium 89 ou des phosphonates marqués, à côté d'autres utilisations de produits radiopharmaceutiques. Parmi les radionucléides les plus employés : le **technétium 99m**<sup>(1)</sup> de période **6,02 heures** et le **thallium 201** de période **3,04 jours** (scintigraphie), l'**iode 131** de période **8,04 jours** (traitement de l'hyperthyroïdie), l'**iode 125** de période **60,14 jours** (radio-immunologie), le **cobalt 60** de période **5,27 ans** (radiothérapie), l'**iridium 192** de période **73,82 jours** (curiethérapie). La contribution des examens radiologiques à la radioactivité totale représente en moyenne 14,2%. Les **anciens essais nucléaires dans l'atmosphère** ont engendré des retombées sur l'ensemble du globe et ont donné lieu à une exposition des populations et à une **contamination** de la chaîne alimentaire par un certain nombre de radionucléides, dont la plupart ont aujourd'hui complètement disparu, étant donné leur période radioactive. Subsistent le **césium 137** (30 ans), le **strontium 90** (29,12 ans), partiellement le **krypton 85** (10,4 ans) et le **tritium** (12,35 ans), et les isotopes du **plutonium** (période de **87,7 ans** à **24 100 ans**). Actuellement, les doses correspondant aux retombées de ces essais sont essentiellement imputables aux **produits de fission** (césium 137) et au carbone 14, loin devant les **produits d'activation** et le plutonium.

Lors de l'**accident de Tchernobyl** (Ukraine), survenu en 1986, la radioactivité totale rejetée dans l'atmosphère a été de l'ordre de 12 milliards de

milliards de becquerels sur une durée de 10 jours. Des radionucléides appartenant à trois catégories ont été disséminés. La première est constituée des produits de fission volatils tels que l'**iode 131**, l'**iode 133** (20,8 heures), le **césium 134** (2,06 ans), le **césium 137**, le **tellure 132** (3,26 jours). La deuxième catégorie est composée par les produits de fission solides et les **actinides** qui ont été relâchés dans des proportions beaucoup plus faibles, en particulier les isotopes du strontium (<sup>89</sup>Sr de période **50,5 jours** et <sup>90</sup>Sr), les isotopes du ruthénium (<sup>103</sup>Ru de période **39,3 jours** et <sup>106</sup>Ru de période **368,2 jours**) et le **plutonium 239** (24 100 ans). La troisième catégorie se rapporte aux gaz rares qui, bien que représentant la majorité de l'activité émise, se sont rapidement dilués dans l'atmosphère. Ce sont principalement le **xénon 133** (5,24 jours) et le **krypton 85**.

Les contributions des anciens essais nucléaires atmosphériques et de l'accident de Tchernobyl à la radioactivité totale avoisinent respectivement 0,2% (0,005 mSv) et 0,07% (0,002 mSv).

La **production d'énergie d'origine nucléaire**, pour l'ensemble de son cycle, ne représente qu'environ 0,007% de la radioactivité totale. La quasi-totalité des radionucléides reste confinée dans les réacteurs nucléaires et les installations du cycle du **combustible**. Dans un réacteur nucléaire, les réactions ayant lieu au sein du combustible conduisent à la formation de **transuraniens**. L'**uranium 238**, non **fissile**, peut capturer des neutrons, donnant notamment naissance à des isotopes du plutonium (<sup>239</sup>Pu, <sup>240</sup>Pu de période **6 560 ans** et <sup>241</sup>Pu de période **14,4 ans**) et à de l'**américium 241** (432,7 ans). Les produits de fission les plus importants engendrés lors des réactions de fission de l'**uranium 235** (704 millions d'années) et du **plutonium 239** sont l'**iode 131**, le **césium 134**, le **césium 137**, le **strontium 90**



Laurence Médard/CEA

Scintigraphie conventionnelle réalisée au Service hospitalier Frédéric Joliot (SHFJ). La gamma caméra permet d'obtenir une imagerie fonctionnelle d'un organe après administration, le plus souvent par voie intraveineuse, d'un médicament radioactif (radiopharmaceutique) au patient. Les radionucléides utilisés sont spécifiques de l'organe étudié : par exemple, le technétium 99m pour les reins et les os, le thallium 201 pour le myocarde. Le radiopharmaceutique injecté émet de simples photons gamma captés par deux détecteurs plans qui sont placés à 180° ou à 45° selon l'examen.

et le **sélénium 79** (1,1 million d'années). Les principaux radionucléides présents dans les rejets, s'effectuant dans un cadre réglementaire très strict, sont, pour les rejets liquides, le **tritium**, le **cobalt 58** (70,8 jours), le **cobalt 60**, l'**iode 131**, le **césium 134**, le **césium 137** et l'**argent 110m** (249,9 jours). Pour les rejets gazeux, le **carbone 14** est le radionucléide le plus fréquent, émis dans la plupart des cas sous la forme de gaz carbonique. Pour l'ensemble des réacteurs dans le monde, la production totale de gaz carbonique correspond au dixième de la production naturelle annuelle d'origine cosmique. Par ailleurs, certains radionucléides liés à la filière nucléaire présentent une **toxicité chimique** (encadré D, **Toxicité radiologique et toxicité chimique**, p. 32).

(1) m pour métastable. Un nucléide est dit métastable lorsqu'il existe un retard de transition entre l'état excité et l'état stable de l'atome.

# D Toxicité radiologique et toxicité chimique

**P**armi les toxiques chimiques liés à la filière nucléaire se trouvent, outre l'**uranium** (U) et le **cobalt** (Co), le **bore** (B), utilisé pour ses propriétés d'absorption des neutrons dans les fluides caloporteurs des centrales nucléaires, le **béryllium** (Be), employé pour ralentir ces mêmes neutrons, et le **cadmium** (Cd), servant à les capturer. Or le bore est un élément essentiel pour la croissance des plantes. Le cadmium, tout comme le plomb (Pb), a des effets toxiques sur le système nerveux central.

Pour un même élément dont la toxicité peut être à la fois radiologique et chimique, par exemple le plutonium (Pu), l'uranium, le neptunium, le technétium ou le cobalt, il s'agit de déterminer, quand cela est possible, ce qui relève de la toxicité radiologique et ce qui relève de la toxicité chimique, l'une n'étant évidemment pas exclusive de l'autre (voir *Limites de la comparaison du risque radiologique et du risque chimique*, p. 77).

Pour les éléments **radioactifs** à longue **période** physique, la toxicité chimique est un risque beaucoup plus

grand que la toxicité radiologique, comme le montre l'exemple du rubidium (Rb) ou de l'uranium naturel. Ainsi la toxicité chimique de l'uranium, qui prévaut sur sa toxicité radiologique, a conduit la réglementation française à fixer des limites de masse **ingérée** ou **inhalée** de composés chimiques d'uranium à respectivement 150 mg et 2,5 mg par jour quelle que soit la composition **isotopique** de l'é-

lément (voir *L'uranium, chaque jour mieux connu*, p. 31).

Certains métaux ou **métalloïdes** non toxiques à faible concentration peuvent le devenir à forte concentration ou sous leur forme radioactive. C'est le cas du cobalt, pouvant agir comme **génétoxique**, du sélénium (Se) (naturellement incorporé dans des **protéines** ou des **ARN**), du technétium (Tc) et de l'iode (I).



Analyse d'images de gels d'électrophorèse bidimensionnelle réalisée dans le cadre d'études de toxicologie nucléaire au centre CEA de Marcoule, dans la vallée du Rhône.